reseph, de Boussières, professeur à l'Institution Notre-Dame des Anges, à St-Amand ; Debeyer Alphonse, de Steenwoerde, professeur au Petit-Séminaire, à Hazebrouck ; Delebecque Edouard, de Tourcoing, vicaire à Marly, Dhalluin Auguste, de Roubaix, vicaire à Deûlémont ; Lamerand Louis, de Nieppe, professeur à l'Institution du Sacré Cœur, à Tourcoing ; Willebois Alphonse, de Lille, professeur à l'Institution Notre-Dame de Grâce de Cambrai.

Etat-Civil de Roubaix. — DÉCLARATIONS DE NAISSANCES DU 30 JUIN. — Clémence Vanguilck, rue Ste-Elisabeth, 12. — Angèle Delecolle, rue du Tilleul, 23. — Adèle Dupire, rue Bourgelat, 21.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS DU 30 JUIN. — Alphonse Leclercq, 50 ans, tisserande, rue Lacroix 56. — Demeulenière, présenté sans vie, rue Turgot, 95. — Bruno Ysebaert, 63 ans, serrurier, rue Vaucanson, 30. — Louise Baluwé, 5 mois, rue de Mouveaux, cour Sioen, 16. — François Ruquois, 73 ans, pensionnaire, aux Petites-Sœurs. — Amélie Loridan, 64 ans, journalière, Hôtel-Dieu. — Alfred Vermandère, 8 ans, rue de Lannoy, fort Desprez, 36. — Marie Honnoré, 8 mois, rue Turgot, cité Turgot, 11. — Jules Hellebois, 2 mois, rue du Pile, 124. — Victorine Depagie, 1 an, rue de la Conférence, cour du Lion du Désert. — Aimable Dujardin, 85 ans, rentier, rue du Vieil-Abreuvoir, 20. — François Murth, 1 an, rue Saint-Jean, 20.

MARIAGE du 30. — Henri Duhem, liseur et Eugénie Lesage, soigneuse.

Etat-Civil de Wattrelos. — DÉCLARATIONS DE NAISSANCES DU 24 JUIN AU 1er JUILLET. — Honoré Buyck, petit Paris. — Marie Houtekint, Plonys. — Zulma Lefebvre, rue du Moulin. — Georges Masy, Vieille-Place. — Angèle Delattre, rue du Moulin. — Jules Vergote, rue St-Joseph. — Marie Hennebaut, Vieille Place. — Clémence Demarque, Bas Chemin.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS DU 24 JUIN AU 1er JUILLET. — Marie-Louise Huart, 15 ans 6 mois, sans profession, Martinoire. — Flore Destombes, 13 mois, Cretinier. — Juliette Hennebaut, 13 mois, Sarlel. — Emile Harduin, St-Liévin. — Louis Verschore, 26 ans 8 mois, tisserand, Hôpital.

MARIAGE du 25. — Achille Nys, 22 ans, tisserand et Héloïse Fonrez, 22 ans, tisserande.

PUBLICATIONS DE MARIAGES DU 24 JUIN. — Jean-Baptiste Nys, 23 ans, maréchal-ferrant et Maria Fourlinnie, 28 ans, sans profession. — Auguste Vancauwenberge, 23 ans, charretier et Joséphine Renard, 20 ans, repasseuse.

Convois funèbres et Obits

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part de la mort de Monsieur Jules-André-Félix LEURENT, ancien député, Chevalier de la Légion d'honneur, décédé dans sa 70e année, sont priées de considérer le présent avis comme une invitation à assister à ses Funérailles, qui auront lieu le mardi 3 juillet, à 10 heures, en l'église de Roncq. — l'assemblée à Pellegrin, route de Bousbecques, à 9 heures 1/2.

Un train spécial partira de Roncq, pour Tourcoing à midi 40, après la cérémonie. 23975—6643

Les amis et connaissances de la famille DEMARCQ VERKINDÈRE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Dame Adèle-Julie VERKINDÈRE, décédée à Roubaix, le 1er juillet 1883, à l'âge de 23 ans, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le mardi 3 courant, à 9 heures; aux Vigiles, qui seront chantées le même jour, à 4 heures, et aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le mercredi 4 dudit mois, à 9 heures 3/4, en l'église Sainte-Elisabeth, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Bernard, 13.

Les amis et connaissances de la famille DUPONT-BRULOIS, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Monsieur et Madame Amand DUPONT et Virginie BRULOIS, décédés à Roubaix, le 1er juillet 1883, dans leur 82e et 84e année, sont priés de vouloir bien considérer le présent avis comme une invitation d'assister aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le mercredi 4 courant, à 9 heures, en l'église Notre-Dame, à Roubaix. Les Vigiles seront chantées le mardi 3, à 6 heures 1/2 du soir. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Daubenton, 33.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église Sainte-Elisabeth, à Roubaix, le mercredi 4 juillet 1883, à 9 heures 1/4, pour le repos de l'âme de Monsieur Henri-Joseph CAPELLE, lieutenant des sapeurs pompiers de la ville de Roubaix, membre actif de la Société des Sauveteurs du Département du Nord, décoré de la Croix civique de Belgique, époux de Dame Marie CLARISSE, décédé à Roubaix, le 28 mai 1883, à l'âge de 41 ans et 4 mois. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

CORRESPONDANCE

Les articles publiés dans cette partie du journal, n'engagent ni l'opinion, ni la responsabilité de la Rédaction.

Monsieur le Rédacteur en chef
du *Journal de Roubaix*,

J'ai fait chez Monsieur Pierre Catteau une installation d'éclairage électrique, avec lampes à arc systèmes Breguet et Serrin, lampes à incandescence *Edison* ; le tout alimenté par des machines Gramme. Comme M. M. Renaux-Lemerre a publié une série de notes dans votre journal, je tiens à vous faire savoir *qu'il n'est pour rien* dans cette installation. Il est facile de se convaincre de visu, qu'au contraire de ce que dit ce monsieur, la lampe Edison fonctionne parfaitement sur un courant émis par une machine de Gramme.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

GUIMOND DE LATOUCHE.
Ingénieur électricien,
30, Faubourg St-Honoré, Paris.

BELGIQUE

COURTRAI. — Le sieur François De la Royère, de Menin, qui se trouve sous le coup d'une accusation d'incendie, et qui, par une ordonnance de la cour d'appel de Gand, avait été mis en liberté sous caution, a été arrêté de nouveau lundi et écroué à la prison de Courtrai.

TOURNAI. — *Affaire Bernard.* — M. Bourgeois, commissaire de police, s'est embarqué hier, à midi, à bord du *Belgeland*, steamer de la *Red Star Line*, pour New-York, d'où il se rendra à Boston pour y prendre possession des valeurs laissées en cette ville par le chanoine Bernard.

VARIÉTÉS

LE BOIS DE LA BOULAYE

PAR ALFRED DE COURCY

VI

Où le baron devient fastueux

— SUITE —

— La gravure risquera de coûter plus cher que le dépôt.

— La gravure servira tous les ans, mon cher Ernest, si mes affaires me permettent de continuer la fondation, car je ne m'engage à rien.

— C'est très prudent. Aussi vous pourriez augmenter la somme, en faisant l'économie de la gravure.

— Non, mon cher Ernest. Il faut que les hautes classes ne craignent pas de se montrer, en donnant l'exemple de la générosité. C'est un intérêt de conservation sociale. Et ma devise est tout un enseignement pour une école : *Labor omnia vincit.*

— Il est dommage que ces petites filles ne sachent pas le latin.

— On le leur traduira. Je n'ai pas ajouté *improbus* ; on a eu beau m'expliquer que, dans le texte, cela ne signifie pas improbe, je crains les mauvais plaisants et les mauvaises langues. On a tant de jaloux quand on est arrivé à quelque chose ! Et la probité des Durand a toujours été au-dessus du soupçon, mon cher Ernest. La France le sait !

— Et le Pérou, monsieur le baron.

— Vous avez raison, et le Pérou. Voilà qui est entendu, vous répondrez aux sœurs que, sans m'engager pour l'avenir, je donne deux livrets d'ensemble 40 francs.

— Vous aviez dit 50 francs.

— Vous croyez ? Va pour 50 francs. J'irai à Paris, où j'ai des dividendes à toucher, et je me charge moi-même de la gravure.

Ah çà, mon cher Ernest, après tant de sacrifices, il n'est pas interdit de penser un peu à soi. Où en êtes-vous avec mon fermier pour le renouvellement de son bail ? Vous savez que j'exige une forte augmentation.

— Plus forte que celle du jardinier, monsieur le baron ?

— Cela ne se compare pas. Un fermier est une espèce de négociant avec qui on discute un marché, et ses terres ne sont pas à leur valeur.

— Ce n'est pas son avis, et l'agriculture ne va guère en ce moment. J'ai rendez-vous avec lui, et je vous dirai ce que je croirai possible d'obtenir.

— Si vous obtenez une forte augmentation, je pourrai faire une surprise aux sœurs, et mettre 60 francs pour les deux livrets. Et vous n'avez rien de neuf au sujet de ce maudit bois de la Boulaye ?

— Que puis-je avoir de neuf, tant que vous ne voudrez pas en offrir un gros prix de convenance ? Le marquis de Périgny ne consentira pas, pour le plaisir de vous être agréable, à démembrer sa propriété patrimoniale.

— Un méchant taillis de 30 arpents, presque enclavé dans mes bois, qui gène la chasse, et qui m'empêche de prolonger mon avenue. C'est insupportable. Le sol est pierreux, la végétation rabougrie. Il ne pousse que de mauvais bouleaux qui ne sont bons à rien... et de vilaines bruyères. Cela ne vaut pas 5,000 francs.

— Essayez d'en offrir 50,000, et nous verrons.

— 50,000 francs, monsieur Dubois ! Pour qui me prenez-vous ? Vous perdez la tête de me donner un pareil conseil.

— Je ne donne aucun conseil, monsieur le baron. Je dis seulement que le bois n'étant pas à vous et n'étant pas en vente, il faut bien vous résigner à vous en passer ou à le payer beaucoup plus cher qu'il ne vaut. Le marquis en a refusé 40,000 fr à M. Samuel Meyer.

— Quelle folie... des deux côtés. Je m'en passerai ou j'attendrai. Il devrait y avoir des lois d'expropriation, dans de pareils cas, pour l'utilité du voisin, car enfin, réunir les parcelles et arrondir les domaines, c'est bien une utilité publique.

— Le roi de Prusse n'avait pas pu exproprier le moulin de Sans-Souci.

— C'est de l'histoire ancienne, mon cher Ernest, et nous avons fait des progrès depuis ce temps-là. Après 89, il est étrange qu'un hobereau qui n'a rendu aucun service à son pays, qui ne s'est donné que la peine de naître, ait ici le privilège de me narguer.

— Vous appelez cela un privilège, de garder ce qui lui appartient légitimement ?

— Sans doute, quand cela m'incommode. Mais j'aurai mon tour, et je n'attendrai peut-être pas bien longtemps. Ce marquis, à force de faire le généreux, pour me narguer encore, et le grand seigneur, aura besoin d'argent et ne sera pas toujours aussi fier. Rira bien qui rira le dernier. Qu'est ce qu'on lui connait au soleil ? Deux ou trois petites fermes autour de son manoir délabré, qu'il n'a seulement pas les moyens de réparer, et qui lui tombera sur la tête un de ces matins. Et l'agriculture va si mal que ce n'est pas avec des fermiers...

— Et vous voulez que j'exige du vôtre une forte augmentation, monsieur le baron ?

— Vous m'impatientiez avec vos observations, mon cher Dubois. C'est bien différent. Croyez-vous que le marquis n'ait pas déjà d'hypothèques sur sa bicoque ?

— Je suis certain qu'il n'en a pas. Vous savez que je l'ai vérifié par votre ordre.

— C'est très-fâcheux.

— Pas pour lui.

— Chacun pense à soi. Je ne demande pas au marquis de s'intéresser à la prospérité de mes affaires. — Ainsi, mon cher Ernest, mes charbonnages du Nord et mes terrains de Passy continuent de monter !

— Je vous l'ai dit hier, et n'ai rien appris de nouveau. Ce n'est pas du jour au lendemain...

— J'oubliais que c'était hier. C'est que, voyez-vous, si mes charbonnages montaient encore... beaucoup, je pourrais me laisser aller à vous dire d'entrer en négociation avec le marquis, pour son maudit bois de la Boulaye.

— Je vous répète qu'il faudra le payer cher.

— Songez-y donc, mon avenue que je pourrais prolonger jusqu'à la grande-route! Et cette belle grille, qui se rouille dans une grange. Je pourrais la dresser à l'entrée de l'avenue, et à la place des chiffres de Samuel Meyer, je mettrais mes armes et ma couronne, et ma devise. Quel grand air cela aurait pour les passants! Sans compter que la propriété acquerrait plus de valeur!

— C'est très juste.

— Il n'y a que ce maudit bois qui est l'obstacle à tout.

— Alors couvrez-le de billets de banque.

— Mais non, je ne veux pas faire des folies, et acheter les choses plus qu'elles ne valent.

M. Dubois parut réfléchir, puis se pencha vers l'oreille du baron Durand et dit à voix basse :

— Je saurais bien un moyen d'acheter à bon marché le bois de la Boulaye, et même de l'avoir sans qu'il ne vous en coûtât rien...

— Sans qu'il m'en coûtât rien? s'écria M. Durand, dont les yeux s'enflammèrent, un moyen honnête?

— Très-honnête, je n'en propose pas d'autres.

— Dites-le bien vite, votre moyen.

— J'entends qu'il ne vous coûterait pas d'argent. Il vous en coûterait peut-être... quelque chose de plus précieux.

— Puisque le moyen est honnête, qu'y-a-t-il de plus précieux que l'argent.

En ce moment, on entendit frapper à la porte, si légèrement d'abord qu'on n'y pris pas garde, puis un peu plus fort, et Pépita se montra.

— Ma chère enfant, dit le baron visiblement contrarié, un peu plus tard, je suis en affaires.

— Non, mademoiselle, entrez, au contraire, vous arrivez très à propos, dit M. Dubois, et c'est moi qui me retire. Je ne regardais pas la pendule, et le fermier doit m'attendre depuis une demi heure. Je cours le rejoindre.

— Vous n'oublierez pas l'augmentation, reprit M. Durand, que l'émotion n'empêchait pas de penser aux affaires sérieuses.

— Je ferai de mon mieux.

— Et votre moyen, qui m'intrigue tant, je le saurai après le déjeuner ?

— Pas aujourd'hui, monsieur le baron, j'ai besoin de quelques jours de réflexion pour mûrir mon idée et dresser mes plans. J'ai même besoin de les concerter avec Inez...

— Avec Inez, des plans pour acquérir la Boulaye ?

— Oui, monsieur le baron, c'est une négociation pour laquelle on ne peut pas se passer de femmes. Mais ne m'interrogez plus et soyez tranquille.

VII

Attendrissement du baron

Pendant l'entretien de son père avec M. Dubois, Pépita, dans sa chambre, avait reçu elle même une visite, ce qui assurément était rare. C'était la visite de la sœur Félicité. La veille, de leur fenêtre ouverte, les bonnes sœurs avaient bien vu Pépita s'approcher de leur maison, puis s'arrêter hésitante, puis se retourner et reprendre le chemin du château. Le jeune comte Raoul de Périgny avait pu aussi observer cette manœuvre, et son regard avait suivi la jeune fille jusqu'à ce qu'elle eût disparu. L'occasion d'un petit interrogatoire était trop naturelle pour qu'il ne la saisit pas, et je ne pense pas que les sœurs eussent été malveillantes. Dès le matin, c'était une courtoisie dont l'empressement était aussi très naturel, la sœur Félicité, en faisant sa tournée de malades, venait exprimer ses regrets et s'informer de ce que Pépita avait eu à lui dire. La sœur Félicité, supérieure d'une communauté de trois religieuses, elle comprise, était une femme d'une cinquantaine d'années, et une Parisienne. Il y avait déjà trente ans que, abandonnant les plus brillantes perspectives du monde et de la fortune elle s'était consacrée au service des pauvres, sous la cornette de saint Vincent de Paul, et, après trente ans, elle ne songeait pas à prendre sa retraite.

Nous coudoyons tous les jours, dans la rue, ces dévouements sublimes, presque sans y penser, tant ils sont fréquents. Nous avons des édiles, élus avec des majorités triomphantes par le suffrage universel des pauvres gens, nous avons des législateurs, des ministres et des journalistes qui y pensent, pour les outrager et les proscrire.

— Mademoiselle, dit la sœur, pourquoi n'êtes-vous pas entrée hier ?

— Parce que, répondit Pépita, j'ai vu que vous n'étiez pas seules et que je vous aurais dérangées.

— Oh ! nous étions avec M. Raoul, qui n'est pas bien effrayant.

— M. Raoul ? répéta la jeune fille. C'est la première fois que j'entends ce nom. Est-ce qu'il demeure dans les environs ?

— C'est le fils du marquis de Périgny. Je l'ai connu enfant, et je l'appelle toujours M. Raoul. Du reste, on ne l'appelle jamais autrement ici, et il est bien aimé, je vous assure.

— Je le croyais absent pour longtemps ?...

— Dites depuis longtemps. Il a fait, en effet, de longs voyages à l'étranger, presque le tour du monde, il n'est de retour que depuis avant-hier, et il a voulu nous destiner sa première visite, pour nous prouver qu'il ne nous avait pas oubliées, l'excellent jeune homme. Et tenez, il arrive en dernier lieu du Pérou, et vous auriez pu lui parler de votre pays.

— Il arrive du Pérou ! s'écria Pépita toute rougissante.

Certes, un peu d'agitation lui était permise, et elle ne pouvait guère se douter d'avance qu'elle rencontrerait, dans le village de Chanvry, un voyageur arrivant directement du Péron. Elle ajouta aussitôt, comme si elle éprouvait le besoin de détourner l'élan de sa propre pensée :

— Quelle joie ce sera pour Mme Dubois !

Puis, sa physionomie mobile s'assombrit tout à coup.

— J'oubliais, dit-elle, que mon père ne veut voir personne, et en particulier ne veut pas voir le marquis de Périgny. Ils ne se saluent même pas.

— L'arrivée de M. Raoul devra rendre les relations plus faciles observa la sœur.

Pépita fut au moment de répondre : « ou à jamais impossibles » Elle se retint, et se contenta de le penser. Peut-être la sœur Félicité comprit elle, au silence et au visage ému de Pépita, que la conversation sur M. Raoul avait assez duré. Elle passa sans transition à ses affaires, c'est-à-dire aux pauvres. Elle venait de voir le cantonnier, qui était gravement malade et manquait de tout. Elle demanda timidement de l'aide, elle n'ignorait pas que la jeune fille disposait de fort peu d'argent. Pépita, sans prononcer une parole, montra le fond de sa bourse, qui était vide. Elle ouvrit alors sa commode, une commode de bois de rose d'un grand luxe, comme tout le mobilier laissé par Samuel Meyer. Le contenant était fastueux, le contenu bien modeste, Pépita se dépouilla cependant de quelque linge, qu'elle remit à la sœur.

— Cachez cela et n'en parlez pas, ma sœur, dit-elle. Je vais voir mon père, à qui je n'ai pas encore souhaité le bonjour. Je tâcherai de l'attendrir en faveur du cantonnier.

Ce n'était pas la seule chose qu'elle comptait cacher à son père. La sœur Félicité alla continuer sa tournée, et c'est alors que Pépita frappa doucement à la porte du cabinet du baron Durand. Elle ne quitta pas sa chambre sans avoir jeté un regard furtif sur le bouquet de bruyères, ce bouquet cueilli par le jeune homme que venait de tant vanter la sœur, par un jeune homme qui arrivait du Pérou, et avec qui elle aurait pu causer de son pays...

— J'ai entendu marcher dans le corridor, dit le baron Durand en offrant lui-même l'occasion de l'attaque. Est-ce que tu recevais une visite ?

— Oui, mon père, celle de la sœur Félicité.

— Ah ! une visite matinale des sœurs, ce n'est jamais de bon augure. Elle ne t'apportait pas de l'argent, n'est-il pas vrai ?

— Pas précisément.

— Des sœurs, ça demande toujours, et elles n'ont pas la moindre économie. Ce sont de vrais paniers percés. Eh bien! sois contente. Pour cette fois, leur affaire est arrangée. Je donne deux livrets de la Caisse d'épargne, de 20 francs chacun entends-tu ? avec mes armes et ma couronne, et je vais à Paris, après le déjeuner, afin de commander la gravure.

— Je ne comprends pas, mon père.

— Mais si, tu sais bien, pour la distribution des prix, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Il ne s'agit pas de cela, mon père.

— Comment, c'est déjà autre chose ? Ces bonnes filles sont insatiables. Je ne donne plus rien !...

— Il s'agit du pauvre cantonnier, qui est très malade.

— Je ne suis pas médecin, et je ne saurais pas le guérir.

— Et qui manque de tout.

— Il a des appointements, c'est un fonctionnaire, et je paye mes impôts pour toutes ces sangsues publiques. Il n'avait qu'à faire des économies quand il se portait bien. J'en fais bien encore, moi !

— Des économies, avec six enfants ?

— Pourquoi a-t-il six enfants ? Je ne suis pas chargé de les nourrir.

— Malheureusement pour eux.

— Et puis, je n'ai pas besoin d'un cantonnier, moi, puisque je n'ai pas de voitures. Ce n'est pas moi qui dégrade les routes. On n'a qu'à supprimer le cantonnier.

— Un bon moyen de le tirer de la misère, n'est-il pas vrai ?

Le baron Durand fut un peu impatienté de la répartie, à laquelle il était malaisé de répliquer, et reprit d'un ton bourru :

— Je te répète que cela ne me regarde pas. Qu'on s'adresse au marquis de Périgny, qui se fait traîner dans sa vieille carriole, pendant que je vais à pied. Il m'a éclaboussé, l'autre jour, et ne m'a seulement pas salué.

— Il me semble, mon père, dit Pépita, que, puisqu'il est beaucoup plus âgé que vous et plus ancien dans le pays..., ce serait à vous à commencer.

— Tu crois ? Et s'il ne me rendait pas mon salut ?

— Oh ! mon père, pourquoi le soupçonner de cette grossièreté? Je suis bien convaincue qu'il n'en est pas capable.

— Ce n'est pas sûr. Ces gens de la vieille noblesse sont souvent très-orgueilleux.

— Mais toujours très-polis, assure-t-on.

— Qu'en sait-tu ?

Il ne convint pas à Pépita de dire le peu qu'elle en savait et M. Durand ajouta :

— Et puis, ce n'est pas tout. Si le marquis était poli, on ne sait pas ce que serait le fils quand il reviendra de ses voyages ; un impertinent, probablement, un gommeux, comme on dit aujourd'hui, qui nous dédaignerait.

— Quels motifs avez-vous de penser cela, mon père ?

— Ces jeunes gens de bonne famille que l'on fait voyager, soi-disant pour leur instruction, on connaît cela. C'est pour les éloigner du pavé de Paris, où ils faisaient des dettes .. sans parler d'autres sottises. Les voyages coûtent bien cher, et le marquis n'est pas riche. Pour qu'il se soit résigné à se saigner ainsi, en se séparant de son seul fils, il aura eu de trop bonnes raisons. On n'a pas besoin de tant d'instruction, ni d'avoir observé ce qui se passe dans la lune, pour chasser autour d'une bicoque... ou dans ce maudit bois de la Boulaye, non plus que pour faire de l'agriculture. Je te jure bien que le fils du marquis n'est pas allé, comme moi, à Lima...

— Ne jurez pas, interrompit Pépita, qui s'oubliait un moment.

Mais elle se tut aussitôt, et M. Durand reprit :

— On je le parie, si tu le préfères, quoique j'aie pour principe qu'il est toujours plus prudent de jurer que de parler. Au moins, en jurant, on ne risque pas de perdre, si l'on se trompe. Je te disais donc que ce jeune homme ne sera pas allé, comme moi, à Lima, pour apprendre à fonder une fortune par le travail, l'ordre et l'économie, ni pour offrir son cœur à une douce et honnête jeune fille ressemblant à ta pauvre mère.

Ici, la voix du baron Durand eut un petit mouvement d'attendrissement qui se reproduisit sur le visage de Pépita. Seulement, chez celle-ci, l'attendrissement était de nature un peu plus complexe.

On était bien loin du cantonnier malade dont Pépita, après une pause, vint à se remémorer les intérêts. Elle eut l'art ou l'intuition des transitions.

— Mon père, dit-elle, il ne tiendrait qu'à vous d'éclabousser à votre tour le marquis et d'utiliser le cantonnier. Vous avez le beau landau de M. Samuel Meyer, que vous laissez se couvrir de poussière sous la remise, et qui nous serait si précieux pour de longues promenades.

— Y songes tu? répondit M. Durand. Tu consentirais à te promener dans une voiture qui porte encore le chiffre de Samuel Meyer?

— Il est facile de l'effacer et de mettre à la place vos armes et votre couronne.

— Assurément! j'en serais tenté... pour te faire plaisir; mais tu ne te figures pas comme cela coûterait cher.

— Vous en êtes-vous informé?

— Oui, mon enfant; une somme effrayante, pour quelques coups de pinceau sur un panneau.

Ces carrossiers sont des exploiteurs pires encore que les jardiniers, et ils ne fournissent pas même des légumes ! Et puis, ce ne serait pas le tout que de faire repeindre les panneaux pour y mettre mes armoiries, il faudrait acheter des chevaux.

— En effet, mon père, une voiture ne roule pas toute seule.

— Et les chevaux coûtent si cher ! Puis, il faudrait un cocher ; tu vois comme tout s'enchaîne.

— Eh ! sans doute, mon père, dit Pépita en riant, les chevaux ne s'atteleront pas tout seuls non plus, et ne nous conduiront pas sans qu'on les conduise. Comment font tous les gens qui ont des voitures ? Pour tant on ne peut guère s'en passer à la campagne.

— On ne peut guère s'en passer ! Voilà bien la ritournelle de Dubois. Je m'en passe cependant.

— Et vous êtes à pied, quand le marquis de Périgny est en carosse ! Comment voulez-vous qu'il vous salue le premier ?

— C'est juste. Il est certain que je ne serais pas fâché de le narguer à mon tour et de rencontrer sa vieille carriole trainée par une haridelle et conduite par une espèce de paysan, quand je serais dans mon beau landau, presque tout neuf, car il a servi à peine, et que j'aurais deux beaux chevaux et un cocher en livrée ! Ah ! monsieur le marquis, vous ne saluez pas un ancien négociant! Fouette, cocher ! Comme le baron Durand... de Chauvry vous dépasserait !

C'est bien tentant... Mais c'est comme cela qu'on se ruine, mon enfant, et tout cela coûte trop cher. J'y réfléchirai, j'y réfléchirai.

— En attendant, mon père, puisqu'il faut bien qu'on entretienne la route, afin que votre landau ne s'y brise pas, donnez moi quelque chose pour le cantonnier, cela vous coûtera moins cher que d'acheter des chevaux.

M. Durand ne put pas s'empêcher de sourire.

— Tu es bien obstinée et bien rusée, dit-il. Tiens, voilà mon gain d'hier au soir, quoique ce que je fais là, par faiblesse pour toi, soit très sot. Car, enfin, si, quand on gagne une fois par hasard, on ne garde pas son gain pour parer aux mauvaises chances du lendemain, il est clair qu'on perdra toujours et que le jeu est une duperie.

Je ne contesterai pas la valeur du raisonnement. Il reste pourtant l'attrait du jeu en lui-même, pour ceux qui ont ce goût. J'ai entendu dire à une joueuse passionnée que son plus grand plaisir, après celui de gagner, était celui de perdre, mais tel n'eût pas été le sentiment du baron Durand. Pépita ne s'attarda pas non plus à disputer, et commença par ramasser prudemment les sept brillantes pièces de 50 centimes dont son père se séparait à regret.

— Merci, dit elle alors, ce n'est qu'une journée, et afin que je ne vous importune pas souvent, vous me donnerez davantage.

— Encore, mon enfant, répondit M. Durand, tu n'es pas discrète. Tu sais que je déteste toutes ces petites mendicités, et puis, d'ailleurs, cela regarde les femmes. C'est un de mes principes. Tu as ta pension pour cela.

— Ma pension est bien vite dépensée. Elle n'est pas très-forte.

— Ne vas-tu pas aussi me demander de l'augmentation, comme le jardinier ?

— Je le ferais bien, si j'osais..., mais ce que j'oserai, c'est vous réclamer maintenant mon mois, que vous avez oublié de me payer.

— Tu te trompes, ce n'est pas possible !

— Je suis certaine de ne pas me tromper.

— Je vais vérifier, j'écris toujours la moindre dépense. C'est un de mes principes. J'ai tant de charges au commencement du mois... que j'aurai pu me trouver à court d'argent.

M. Durand ouvrit un tiroir pour en extraire un troisième registre, différent de ceux dont il a été déjà question.

— Inscrivons d'abord, dit-il, les 3 fr. 50 donnés à ce paresseux de cantonnier, qu'on voit plus souvent la pipe à la bouche que la pioche à la main. S'il suivait mon exemple, et ne fumait pas, il pourrait faire des économies, comme moi.

— Moindres, je pense.

— Tout est relatif. Regarde si j'ai de l'ordre ! J'ai inscrit hier soir, avant de me coucher, les 3 fr. 50 de mon gain. Je ne me doutais pas qu'ils fileraient si vite. Une bonne leçon pour toi, ma chère enfant, quand tu tiendras un ménage. La comptabilité exacte est la conservation des fortunes, c'est un de mes principes. Que d'argent j'ai eu à payer au commencement du mois ! C'est effrayant de relire cela. Mais il paraît que tu as raison, je ne vois pas ta pension inscrite. Ceci est un engagement, ma chère enfant, et tu aurais dû me le rappeler plus tôt. Jamais Désiré Durand n'a laissé protester sa signature, ni manqué à sa parole, ni demandé un atermolement.

Je remarque qu'il ne dit pas le baron Durand. Devant une dette en souffrance, c'était l'orgueil de l'ancien négociant qui s'était réveillé.

(A suivre.)

Achetez vos parapluies, vos ombrelles, à la Grande Maison de Parapluies, 52 bis, rue Esquermoise, Lille. 223—10237

DERNIÈRES DÉPÊCHES

(Service particulier)

Le choléra en Egypte

Le Caire, 2 juillet.

On a constaté hier 141 décès de cholériques à Damiette et 14 à Mansourah.

Le nouveau canal de Suez

Londres, 2 juillet.

Le *Daily-News* dit que les déclarations des jurisconsultes anglais, suivant lesquelles la concession de M. Ferdinand de Lesseps n'aurait rien de commun avec la construction du nouveau canal, n'ont pas convaincu lord Granville.

A Madagascar

Londres, 2 juillet.

Une dépêche adressée le 14 juin de Tamatave au *Standard*, dit que le bombardement du fort a duré deux heures. 900 Français ont occupé la ville; 500 sont restés et les autres ont regagné leurs vaisseaux.

Les Howas se sont retirés dans les montagnes.

Les Français qui habitent à Tananarive ont quitté la capitale au début des hostilités. Jusqu'à présent aucun n'a atteint la côte.

BULLETIN DU COMMERCE

Télégrammes de MM. Van der Velde et Reinemund, communiqués par Jules Cauët :

Le Havre, 2 juillet 1883.

Cours de clôture de New-York du 30 juin

Cotons

juil.	août	sep.	octob.	nov.	déc.	janv.	fév.
10.31	10.41	10.22	9.97	9.88	9.89	9.97	10.08

Ventes du jour : 27,000 balles. Marché soutenu.

Recettes du jour : 1,000 balles contre 2,000 en 1882 et 2,000 en 1881.

Saindoux

avril	mai	juin	juil.	août	sep.	oct.	nov
			9.65	9.80	9.87	9.90	

Maïs

avril	mai	juin	juil.	août	sept.	oct.	nov.	déc.
			59 1/2	61	62 1/2	63 1/2	63	

Cafés

juil.	août	sept	oct.	nov.	déc.	janv.	juin
7.35	7.45	7.55	7.65	7.75	7.85		

Roubaix, le 2 juillet 1883.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Buech et Cie, du Havre, représentées à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 2 juillet

Ventes 250 b. Marché faible.

Liverpool, 2 juillet.

Ventes 8,000 b. Marché calme.

New-York, 2 juillet

Middling Upland, 10 5/16.
Recettes aux Etats-Unis 1,000 b.
Cotes en cents du Middling, classe américaine, à New-Orléans 9 7/8, à Savannah 9 7/8.

LAINES

Charkow, 25 juin.

Les arrivages jusqu'à ce jour se sont élevés à 21,477 pouds laines lavées, 344,500 pouds laines en suint et 7,633 pouds laines de rebut. Les affaires sont devenues plus actives et les prix se sont raffermis. On a payé pour laines lavées 16 Rs et pour laines en suint 10 à 10 1/2 Rs. La firme Thornton et Cie a acheté 180,000 pouds et les autres firmes 180,000 pouds. Le solde est encore invendu.

Toulouse, 29 juin.

Les laines en suint se sont vendues à nos marchés des 26 et 27 en moyenne 75 centimes le kilo.

Bordeaux, 28 juin.

Peaux de moutons : Il a été réalisé 17 balles Buenos Ayres, de fr. 157,50 à 160 les 400 kilog.

Anvers, 30 juin.

Avis mensuel du courrier JJ. Melgee :

Laines de la Plata. — Stock au 31 mai.	33194 b/s
Arrivages de Buenos Ayres . . .	7582 »
» » Montevideo . . .	4836 »
» » Rosario . . .	550 »
» » San Pedro . . .	359 »
» » San Nicolas . . .	346 »
» » Laguna de los Padres . .	750 »
» » Fray Bentos . . .	70 »
» » Pelotas . . .	10 »
» » Vià Géaes . . .	482 »
Total. . . .	48083 b/s.
Ventes en juin.	5786 »
Passage	3859 »
Stock à ce jour.	38438 »
Total	48083 b/s.

Les ventes faites en juin — 5786 balles — comportent 3618 balles Buenos Ayres et 2168 b. Montevideo.

Le stock à ce jour — 38438 balles — se compose de 26725 balles Buenos-Ayres et 11712 balles Montevideo.

Nous avons vu se produire pendant le mois écoulé un bon courant d'affaires, la demande s'est portée sur tous les genres Plata, dont 1100 balles agneaux. Les prix payés ne dénotent pas de changement sur les cours antérieurs, toutefois quelques belles laines fines pour fabrique ont obtenu des cours élevés.

Bradford, 29 juin.

La foire aux laines tenue hier à Bristol s'est écoulée très fermement et si les prix ne sont pas tout à fait aussi élevés qu'à Bradford, néanmoins ils s'établissent dans beaucoup de cas au dessus du niveau de nos cours. Cette circonstance a donné un peu plus de ton à notre marché aux laines et bien qu'il ne saurait être question pour le moment de quelque hausse, les prix cependant sont décidément fermes. En filés de laines et en draps les transactions sont modérés aux cours antérieurs. Les Mohairs sont plus faibles.

Middlesbro, 27 juin.

Nous avons appris que la combinaison des fabricants à l'effet d'établir le cours de vente uniformément à 40s. n'a pas eu de suite ; en outre il n'a rien été décidé au sujet d'une convention.

COTON

Manchester, 29 juin.

Tissus et filés : Marché calme. En tissus la demande se borne principalement aux shirtings et articles de fantaisie convenables pour l'Inde; la demande pour la consommation est par continuation restreinte. Les tissus en général sont un peu plus faibles que mardi dernier. Les *wefts* sont soutenus, les autres filés sont calmes et obtenables en baisse.

LINS ET TOILES

Dundée, 28 juin.

La recherche pour le disponible est très limitée, mais les ventes ont lieu à pleins prix. A livrer peu d'affaires : le change est en baisse et par suite, les marchandises sont offertes à prix plus faciles. Riga K est maintenant offert à liv. ster. 27 à 27.10, c. f. a., et de petites affaires ont été conclues à liv. ster. 27.

Le marché de Londres pour le disponible et le livrable est plus calme, et de petits lots sont maintenant offerts à des prix en baisse. Très peu d'affaires ici, mais les grands arrivages tendent à rendre les prix plus faciles.

Les filateurs de lin et d'étoupe sont très fermes dans leurs demandes, et les quelques affaires traitées ont été faites surtout par les blanchisseurs, qui sont plus disposés aux concessions. Les fils de jute sont moins recherchés, mais sans grand changement dans les prix.

Pas d'amélioration dans la demande, ni de changement dans les cours.

SOIES

Shang-Haï, 28 juin.

Marché calme ; prix faiblement soutenus ; Tsatlee genre Gold Killing 400 Taels. Toutes les sortes de Taysaam sont très-fermes. Kahing n° 3 mark et 405 Taels ; Taysaam l. g. n° 1, 335 Taels.

Change: S/Paris fr. 6.50.

Yokohama, 28 juin.

Marché calme aujourd'hui ; prix faiblement soutenus ; Maybash n° 2 à 3 dollars 510.

Change: En hausse à 4.81.

LA VILLETTE, 28 juin. — Bœufs amenés, 2,422, poids moyens 350, 1re qualité 1,86, 2e 1,70, prix ext. 1,28 à 1,90. — Vaches, 551, p. 234, 1re q. 1,76, 2e 1,50, 3e 1,34, prix ext. 1,14 à 1,80. — Taureaux 185, p. 380, 1re q. 1,62, 2e 1,48, 3e 1,36, prix ext. 1,22 à 1,66. — Veaux 1,495, p. 80, 1re q. 2,00, 2e 1,80, 3e 1,50, prix ext. 1,40 à 2,10. — Moutons 12,423, p. 2[illegible], 1re q. 2,16, 2e 1,98, 3e 1,78, prix ext. 1 60 à 2,20. — Porcs gras 4,172, p. 86, 1re q. 1,64, 2e 1,60, 3e 1,54, prix ext. 1,40 à 1,68.

LILLE, 2 juil. — Sucre indigène 88 degrés cours offi. 51 50 Id. n° 7 à 9 .. .. Id. en pains 6 k. n° 1, 108 50 Sucre numéro 3, ... Id. Indigène n° 3 .. .. 3/6 betteraves disponibles .. ... Id. courant .... Id. Grains disponibles .. .. Id. fin 1re qual. dispon. .... Id. fin 1re qual. courant .. .. Id. mélasse disponible .. .., d. à livrer, premier .. .. Id. 4 janvier .... id. 4 d'été . .. Id. 4 derniers .. .. Id. prochain .. ...

Marché aux huiles de Lille

Cours précédents

	Huiles l'hectolitre	Grains l'hectolitre	Tourteaux les 100 kil.
Colza.	85 .. à ...	20 .. à 26 ..	17 50 à 18 50
— épuré p. q.	91	.. ..	.. ..
Œillette b. goût.	.. ..	28 .. 30 ..	.. ..
— rousse.	.. ..	.. ..	.. ..
Cameline.	.. ..	16 .. 17 ..	17 .. 13 ..
Chanvre	.. ..	15	15 .. 16 ..
Lin du pays. . .	58 50 ..	20 .. 21 50	25 .. .. ..
Lin étranger. . .	52 50 .. .	20 .. 21 ..	21 .. .. ..

Cours du 2 juillet

Huile de colza.	.. . à ...
Huile épurée pour quinquet. . . .	.. .. ..
Lin du pays	.. .. ..
Lin étranger	.. .. ..
Caméline	.. .. ..
Chanvre	.. ..

CASSEL, 28 juin — 78 hect. de blé vendus 19 .. à 20 25; 10 hect. de fèves, de 19 50 à 20 ..; 30 hect. d'avoine, de 9 50 à 11 . ; .. hect. de graine de lin, de .. .. à .. ..; .. hect. de colza, de .... à .. .. hect. de cameline, de .. .. à .. ..; 600 kil. beurre en bloc le kil. 3 50 à 3 70 ; 425 kil. beurre en pièces demi kil. 1 40 à 1 65 ; ... (Œufs ici 26), de 2 .. à 2 30 ; . Lin (la botte de 1 500 g.) de .. .. à .. ...

CAMBRAI, 30 juin. — Petit marché ; vente active Blé de 18 à 20.25 l'hectolitre.
Graine d'œillettes, 26 fr. 50.

Observatoire agricole. — Paris, 2 juillet, 12 h. 26.
Le baromètre marque à Lille 767. — 763 à Brest. — 765 à Boulogne, Perpignan. — 767 à Nancy.
Il varie peu sur les îles Britanniques.
Le baromètre baisse lentement sur la France.
Une nouvelle et rapide baisse du baromètre est générale sur l'Europe occidentale.
Temps probable : vent d'entre Sud Est et Sud Ouest, ciel nuageux, temps chaud et orageux.

UN BON CONSEIL

Il ne sera pas inutile d'indiquer un moyen simple et économique d'avoir toujours la tête très-propre, sans pellicules. C'est en effet l'époque de l'année où l'entretien du cuir chevelu réclame le plus de soins. Après avoir essayé de bien des moyens, nous nous sommes arrêtés à l'emploi de la **Lotion régénératrice** du Dr **Saïdi**, qui donne des sensations de fraîcheur et de bien-être indéfinissable. En faisant usage de cette délicieuse préparation, on a la tête très-propre, sans pellicules ; les cheveux souples, abondants et soyeux, et la certitude de n'avoir pas à redouter la calvitie, car elle arrête immédiatement la chute des cheveux. Ce précieux produit qui ne coûte que 3 francs le flacon, se trouve à Roubaix, chez M. DEUX, médecin-pharmacien. 20328

MÉDECINE. Maladies de la gorge, de la voix et de la bouche, effets pernicieux causés par les traitements mercuriel et l'abus du tabac. — Faire usage des **Pastilles de Dethan** au sel de Berthollet. — *La boite* : **2** *fr.* **50**.

Maladie de l'estomac et des intestins, digestions pénibles, manque d'appétit, aigreurs, renvois, vomissements, diarrhé, coliques, etc, — Faire usage des **Pastilles** et des **Poudre de Paterson** au bismuth et magnésie. — *Pastilles* : **2** *fr.* **50**. — *Poudres* : **5** *fr.*

Appauvrissement du sang, faiblesse de tempérament, manque d'appétit, fièvres, maladies nerveuses. — Faire usage du **Vin de Bellini** au quinquina et colombo, fortifiant, digestif, fébrifuge et anti-nerveux il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la maladie ou les fatigues de toute nature. — *La Bouteille* : **4** *fr.*

DETHAN, pharmacien, 90 Faubourg Saint-Denis, à Paris, et principales pharmacies de France. 1867

Le directeur-gérant : ALFRED REBOUX.
Imprimerie Alfred REBOUX.